

LE MONDE

Maxime Pascal, le maestro aux amplis, lauréat à Salzbourg

Consacré au concours de direction d'orchestre, le jeune chef et son ensemble, Le Balcon, abolissent les frontières entre musiques classiques et actuelles.

Propos recueillis par [Marie-Aude Roux](#) Publié le 04 mars 2014

Loin des Césars et des Oscars, le cinquième concours de direction d'orchestre « [Nestlé and Salzburg Festival Young Conductors Award](#) », dont la finale se déroulait ce week-end sur les lieux du prestigieux Festival de Salzbourg, en Autriche, vient de consacrer à l'unanimité un jeune chef d'orchestre français de 28 ans : Maxime Pascal, devant 82 candidats venus du monde entier.

Celui-ci, qui empoche un prix de 15 000 euros et dirigera le 17 août, au [Festival de Salzbourg](#), l'Orchestre de jeunes Gustav Mahler, fondé par le regretté Claudio Abbado, n'est déjà plus un inconnu des mélomanes français. Depuis quelques années, avec son ensemble Le Balcon, il s'est employé à abolir les frontières entre musique contemporaine, répertoire classique et musiques actuelles. En résidence au [Théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet](#), à Paris, pour trois ans, Maxime Pascal et son Balcon y ont donné avec succès *Ariane à Naxos*, de Richard Strauss, en mai 2013. Après *Le Viol de Lucrece*, de Britten, en février, ils présenteront en première parisienne, du 20 au 24 mai, *Le Balcon*, de Peter Eötvös. Nous avons pu parler à l'heureux lauréat à sa descente de l'avion, à Paris, ce lundi 3 mars.

Maxime Pascal, lauréat du concours 2014 de direction d'orchestre de Salzbourg, ici en répétition de "Terreur des hommes". DR

Qu'est-ce qui vous a décidé à tenter un tel concours ?

Je me suis inscrit presque par hasard. Ce qui m'a décidé, ce sont les musiciens de mon orchestre, Le Balcon. Ils passent énormément de concours internationaux et j'ai d'ailleurs été amené à aider certains d'entre eux à les préparer. Je l'ai fait, non avec l'arrière-pensée d'un plan de carrière, mais pour me rendre compte exactement de ce que cela représentait dans la vie d'un musicien.

Vous dirigez déjà depuis de nombreuses années. Comment vous est venue cette vocation ?

J'ai d'abord commencé à étudier le violon. Puis je suis entré au Conservatoire de Paris dans les classes d'écriture et d'érudition. J'étais en deuxième année quand j'ai été amené à diriger. Je me suis alors rendu compte d'une nécessité et d'une évidence. Je me suis inscrit dans la classe de direction d'orchestre de François-Xavier Roth.

Vous avez fondé votre ensemble, Le Balcon, en 2008, alors que vous étiez encore étudiant. Pourquoi ?

Le Balcon est un ensemble à géométrie variable, qui comporte non seulement des musiciens mais aussi des chanteurs, des compositeurs, des informaticiens, des metteurs en scène. Ce que je voyais autour de moi ne me satisfaisait pas. J'avais envie de créer un espace pour développer l'idée d'un spectacle total, avec un important système d'amplification : c'est comme cela que j'aime raconter des histoires.

La sonorisation ou l'amplification sont parfois encore tabous en musique classique, considérés comme l'apanage de la musique contemporaine ou de la musique pop ?

J'ai grandi avec les haut-parleurs. L'une de mes premières émotions musicales, à 5 ans, je l'ai éprouvée dans une salle de cinéma. Au concert, j'ai toujours été un spectateur gêné par ce qu'il ressentait ou plutôt ne ressentait pas. Je souffrais du manque de proximité avec les musiciens, le plateau, la musique même. Cela s'est concrétisé quand j'ai découvert les opéras de Wagner et de Stockhausen. A Bayreuth, vous êtes plongé au sein de l'œuvre, comme dans une salle de cinéma. Chez Stockhausen, depuis les années 1970, tout passe par un geste spectaculaire et massif. C'est cela qui me passionne.

Pour vous, il n'y a aucune différence entre les musiques actuelles, la création contemporaine et le répertoire classique ?

Non. Avec Le Balcon, nous faisons d'ailleurs de la techno ou de l'électro. En musique classique, il y a des répertoires qui peuvent être joués sonorisés ou non. Les œuvres sont alors perçues différemment. J'en ai fait récemment l'expérience fin janvier avec l'Orchestre national de Lille, où nous avons interprété du Fauré avec des instruments amplifiés. Certaines partitions contiennent parfois des gestes d'interprétation qui appartiennent à des techniques encore inconnues à l'époque de leur écriture. C'est le cas pour le compositeur italien Salvatore Sciarrino, dont la musique sonne beaucoup mieux si elle est sonorisée. Personnellement, les quatuors à cordes de Schumann m'ont toujours un peu ennuyé au concert, alors que je les trouve passionnants au casque.

Ne craignez-vous pas que cette reconnaissance salzbourgeoise ne vous fasse rentrer dans le rang ?

Non. Ce qui m'intéresse, c'est d'aller toujours de l'avant et de faire des rencontres. Pour moi, il s'agissait un peu d'un pied-de-nez dans la ville de Mozart et de Karajan : je m'attendais à rencontrer un public très traditionnel. Et puis non, j'ai rencontré des gens très ouverts, heureux d'écouter le programme libre de ma finale avec la Camerata de Salzbourg : *Tierkreis* de Stockhausen, le Concerto pour hautbois, de Mozart, avec le hautboïste espagnol Ramón Ortega, et *Ma Mère l'Oye*, de Ravel.